

ne mais le voilà qui se calait dans le fauteuil du chef et il lui tombait sur la tête à quelques années de moisissures, des paillettes de mort dans les yeux, du vert de gris au coins des traits et cette voix soudain rapace, aigre et fermentée.

"Cui, vous... lâchez moi ces enveloppes et faites moi cette addition ou plutôt non, pliez moi d'abord ces circulaires... ou bien non, à bien y réfléchir, rangez ~~à~~ d'abord ces fiches."

Je me mis donc à classer les fiches pendant que mon voisin les ~~é-~~clairissait, griffonnant de temps en temps une adresse qu'un troisième me cinglé glissait immédiatement à un autre employé qui les triait par dizaines pour les lier en fagots et brûler le tout dans le grand poêle au fond de la salle.

J'allais classer ma dixième fiche, un cri de joie ou de guerre du chef de service me bloqua net.

"Impeccable... Elle est ~~à~~ parfaitement exacte votre addition" se déclara-t-il, enthousiasmé, oubliant très certainement qu'il ne s'avait jamais donné d'addition à bâcler. Bnf MS

"Impeccable vraiment" il poursuivait, s'enthousiasmant de plus en plus, comme un gosse en train de démonter les rouages d'un nouveau jouet "il y a là une envolée, une audace dans le tracé, un lyrisme dans la logique, un curieux emploi des courbes et des angles, le tout joint à une étonnante science de l'harmonie..." Il déclama à présent, debout, les mains découpant des formes et ~~se~~ les sculptant ~~avec~~ avec des tranches d'air, y collant des tirades et des alexandrins en guise de fioritures..." Le directeur sera ~~im-~~ mis au courant, soyez sans crainte... En attendant, sans attendre son avis, je vous nomme responsable de service" et toujours ébloui, se tamponnant la main de son gros cachet de firme "Voilà qui est sanctionné" il y ajouta un timbre de facture, il signa sa peau, l'

*Le chef
Le directeur
Le directeur
Bureau*

*Des fiches
à classer
à classer
il y a au
des milliers,
de Mr employé
de mit à classer
d'abord
alors que un
3^e employé
les fiches
comptant p
les fiches
le paquet
de cet
poêle ~~à~~ brûle
dans le poêle
vivement
de bureau.*

Jacques Sternberg, *Le Suicide*, extrait

ISABELLE METTE

Le don fait à la BNF en 2011 des manuscrits de l'écrivain Jacques Sternberg est l'occasion de relire un auteur original et plein d'humour dont l'œuvre reste d'une étonnante actualité. Dans l'extrait présenté ci-dessous, tiré d'un texte de jeunesse resté inédit, *Le Suicide* (1949), l'écrivain s'attache à suivre le long périple délirant et cauchemardesque d'un employé de bureau en fuite qui se réfugie derrière les portes d'une bibliothèque dans laquelle il croit pouvoir échapper à la justice...

JACQUES STERNBERG (1923-2006) est un écrivain français un peu atypique dans l'univers littéraire de son époque. Amateur de science-fiction, lecteur de Kafka, Louis Scutenaire, Lovecraft et Céline, ami d'Ionesco, passionné par le jazz et la navigation, fasciné par les femmes, c'est aussi un écrivain hanté par l'univers concentrationnaire dont il a réchappé pendant la guerre. Son style original, son humour noir, le regard poétique et désenchanté qu'il porte sur le monde moderne en font un écrivain aussi étonnant qu'inclassable.

Né en 1923 dans une famille bourgeoise d'Anvers, Jacques Sternberg se signale dès sa plus tendre enfance par ses talents de cancre à l'école et son rejet de l'autorité paternelle à la maison. L'expérience qu'il fait pendant la Seconde Guerre mondiale de l'émigration et des camps d'internement, dont il s'évadera, donnera à son tempérament rêveur et révolté une teinte noire et amère qui le suivra toute sa vie.

Après la guerre Jacques Sternberg s'installe à Paris où il enchaîne les petits boulots alimentaires et dérisoires qui nourriront à la fois sa famille, sa rancœur envers la société et sa verve littéraire : successivement commis voyageur, emballer dans une cartonnerie, secrétaire puis responsable commercial, l'employé profite de tous les temps libres qu'il peut s'octroyer pour écrire des textes hésitant entre surréalisme et dérision, et qu'il cherche, en vain, à faire publier : *La Porte*, *Le Voyageur de commerce*, *Inutile*,

Le Suicide, *Et pourquoi pas ?*, écrits entre le milieu des années 1940 et le milieu des années 1950, restent encore à ce jour inédits.

Comme « la persévérance vient à bout de tout » (titre d'un de ses articles publié dans la revue *Satellite* en mars 1959), Jacques Sternberg finit par connaître la gloire au début des années 1960 : en 1962, Alain Resnais lui propose d'écrire le scénario du film *Je t'aime Je t'aime*; en 1963, Louis Pauwels le nomme directeur des anthologies *Planète* (il rédigera notamment *Les Chefs-d'œuvre du sourire, du fantastique, de l'épouvante et du kitsch*); en 1965, il remporte son premier grand succès commercial avec son roman *Toi, ma nuit*.

Touche-à-tout, Jacques Sternberg écrit aussi pour le théâtre (*Midi moins cinq*, 1965; *C'est la guerre*, *Monsieur Gruber*, 1968; *Kriss l'emballer*, 1979), la radio (*Araignée du soir*, France Culture), la télévision et le cinéma. Son style incisif et son sens de l'humour lui ont valu une belle renommée comme chroniqueur pour *France-Soir*, *Le Magazine Littéraire*, *Le Journal du Dimanche* et *Le Monde*. Il s'est aussi intéressé à la peinture, à la photographie et au dessin : très lié au dessinateur Roland Topor, qui a illustré nombre de ses livres, il s'est lui-même essayé au collage et au photomontage. Les différentes revues qu'il a fondées au cours de sa carrière témoignent de ce goût pour l'image et son rapport au texte : dès 1953, il concourt à la création de la revue *Bizarre* chez Losfeld; en

1955, il crée avec Philippe Curval un fanzine robéo-typé, *Le Petit Silence illustré* (PSI), « la seule revue qui n'ait strictement rien à dire », mais qui paraîtra jusqu'en 1958. En 1962, il fonde avec Jodorowsky, Topor et Arrabal le mouvement *Panique*; puis se succèdent les revues *Plexus* en 1966, *Kitsch* en 1970 et *Le Mépris* en 1971.

Jacques Sternberg a écrit en tout treize romans et mille cinq cents contes, dont voici quelques titres évocateurs : *La Géométrie dans la terreur* (1955), *Futurs sans avenirs* (1971), *188 contes à régler* (1988), recueils de nouvelles très courtes, acerbes et incisives comme les aimait l'auteur; *Le Délit* (1954), *Un jour ouvrable* (1961), récits poétiques et surréalistes qui comptent parmi ses meilleures réussites littéraires; *La sortie est au fond de l'espace* (1956), son seul vrai roman de science-fiction; le *Dictionnaire des idées reçues* (1985), la *Lettre aux gens malheureux et qui ont bien raison de l'être* (1972) et le *Manuel du parfait petit secrétaire commercial* (1960), textes atypiques, tristement amusants, qui donnent une bonne idée du regard à la fois révolté, polémique et profondément pessimiste que Jacques Sternberg pose sur la société de son époque.

Sa représentation délirante du monde du travail et des névroses de la société moderne, son jeu sur les glissements de langage qui se déploient jusqu'à l'absurde et redonnent au monde son vrai visage parlent pourtant avec justesse à nos oreilles désenchantées :

« Enrichis, parvenus à l'apogée de leur réussite, propriétaires, possédant presque tout et éclatant de cupidité, mais surmenés, précocement usés par les soucis commerciaux et les équations comptables, torturés par des migraines constantes que les aspirines secrètement mélangées à tous les aliments n'arrivaient plus à calmer, faisant de la dépression comme autrefois on faisait un rhume, affolés de constater qu'ils étaient parvenus tout en haut de l'échelle et que seul le vertige les prenait, les hommes avaient dû se rendre à l'évidence qu'ils n'avaient plus assez de cliniques, d'asiles et de psychiatres pour soigner leurs nerfs déchiquetés, leurs refoulements, leurs tremblements nerveux et leurs tics d'hommes d'affaires pressés par le temps, les contributions, les encombrements, les plannings et l'obligation d'acheter sans cesse davantage et plus cher » (*Toi, ma nuit*, 1965).

Le don fait à la BNF en 2011 par sa femme, Francine Sternberg, et son fils, Jean-Pol Sternberg, de l'ensemble des manuscrits et documents de travail qu'il leur avait laissé nous donne l'occasion de découvrir ces multiples facettes de l'écrivain et de relire un



2. Jacques Sternberg, autoportrait à l'encre noire de la main de J. Sternberg
BNF, Manuscrits, NAF 20651 (12)

auteur dont l'œuvre reste d'une grande actualité. Les archives contiennent son journal, sa correspondance, de nombreuses dactylographies corrigées de ses œuvres, des documents iconographiques et les manuscrits de ses textes de jeunesse restés inédits.

Nous proposons ci-dessous la transcription d'un extrait d'un de ces inédits¹, *Le Suicide* (1949). Au terme d'un long périple cauchemardesque, un employé de bureau en fuite se retrouve devant les portes de la Bibliothèque; il croit y trouver refuge.

[...] Je regardai la façade de cette bibliothèque, elle n'était pas faite de paille et de rêves : elle existait réellement, solidement, en briques et en fioritures de style, en prétentions et en inutilités bien sculptées. J'entrai, pendant que l'ancien commissaire-nouveau préfet s'éloignait et sifflait les premières mesures d'un opéra entendu au restaurant ce midi, donc déjà très ancien, complètement démodé.

La bibliothèque, en effet, ça puait le refuge. À un point gênant d'ailleurs... Décidément, la ville versait toujours dans les ambiances extrêmes, vacarme à assourdir ou repos en forme d'étouffade, toujours quelque chose de tendu, de lourd là-dedans.

Une trêve, après tout je pouvais m'en réjouir, je devais en avoir besoin. Une trêve enfin, après cette chute depuis dix heures, avec virages en tête d'épingle et vues

¹ L'intégralité de ces inédits sera prochainement mise en ligne sur le site : <<http://jacques-sternberg-ficunoctiste.perso.sfr.fr/>> (consulté le 13 juin 2014).

d'ensemble sur le déchaîné total... À présent, fin de journée bientôt, éteint, le rythme pliait les genoux, il demandait grâce, il s'ouvrait en sanctuaire du calme à mon entière disposition, avec son dédale de portes et de gardiens aussi mornes que les portes : des portiers quoi, en sentinelles un peu partout, les bras en croix, comme Jésus-Christ... défense de passer par ici, défense de fumer par-là, silence voyons, silence y a un malade dans la maison, le siècle est malade, prière de marcher sur la pointe des pieds, en silence, s. v. p... En silence donc, sur la pointe des pieds, je poussai la première porte.

Dès lors, tout devint beaucoup moins simple. Je dus remplir une première fiche, verser un léger droit d'entrée. Ensuite, on me fit remplir une deuxième fiche, la même, plus détaillée toutefois et donner une petite somme en garantie. Je signalai un reçu, je donnai une photo, je reçus une carte et deux cachets, il me fallut remplir une nouvelle fiche et signer un deuxième reçu. J'eus alors le droit d'escalader quelques marches. Je croyais pouvoir pénétrer dans la grande salle de lecture mais pas si vite, pas si vite, un homme en faction dans une guérite me le fit savoir. Je dus montrer mes papiers d'identité, plus la carte reçue, on me les confisqua, sans oublier les lettres et le livre que j'avais dans mes poches. Après on me fouilla, on me relâcha. L'homme se vexa quand je lui tendis mes doigts pour les empreintes, c'était pourtant dans le cadre des possibilités et vraiment rien ne ressemblait plus à une entrée à la prison que cette visite à la bibliothèque. Bien le système de toute cette ville, la comédie du cachet et votre nom signez là donnez-moi ceci vos références je vous prie et votre dernier domicile... Bien cette curieuse manie qu'ils avaient tous de gonfler la moindre démarche en quelque chose d'officiel, de légitime, de révisé, de fondé sur preuves à l'appui et papier timbré... Bien cela qui faisait ce rythme hachuré, sans cesse entrecoupé de mille petits gestes inutiles, question sans doute de faire croire à l'homme qu'il vivait dix vies, toujours et partout un brin de propagande et de duperie... sans compter l'occasion ou jamais de semer quelques pièges supplémentaires sur des parcours qui, pourtant, n'en manquaient nullement.

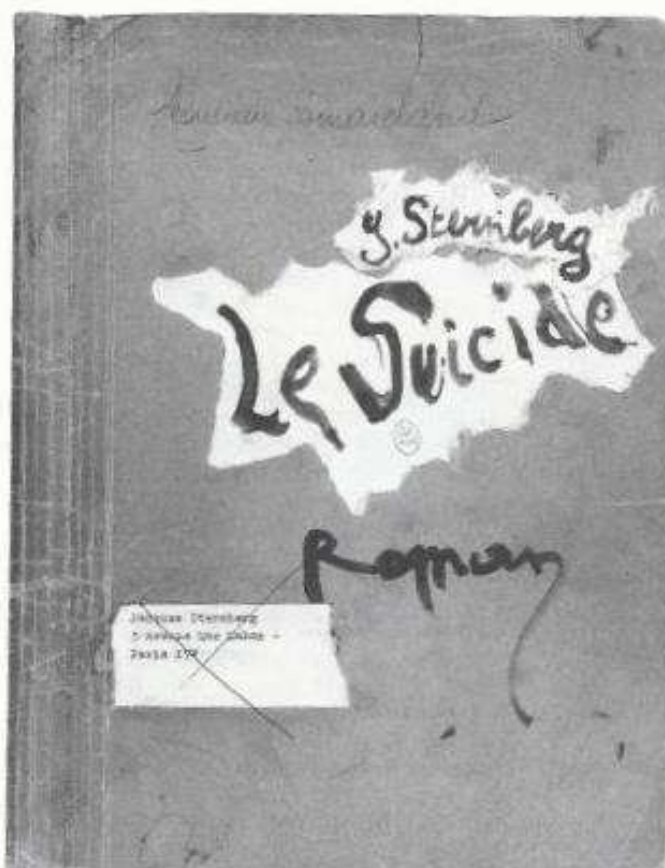
En résumé, dépouillé de mon identité, de feuillets et d'une bonne cinquantaine de réponses, je passai devant un autre guichet, où un tronç d'homme en faction me remit un ticket en échange de mes multiples dons. Après quoi je fus admis à entrer.

Ce que je fis, heureux de garder ma chemise et mes souliers. J'avais à peine pensé à ces souliers qu'un garde me fit remarquer que je les avais gardés.

« Bien sûr » je lui fis, sûr de moi, certain de sa folie à lui.

« Défendu » il me fit remarquer « Voyez le règlement. » Je regardai un instant ce règlement, il avait un mètre de haut, six colonnes et c'était entièrement criblé de caractères entassés minuscules, savamment atrophiés.

« À votre droite, regardez... » me suggéra le garde. À ma droite un astucieux camelot vendait des pantoufles.



3. *Le Suicide*, couverture du roman, exécutée à la main par J. Sternberg
BNF, Manuscrits, NAF 20651 (12)

« Obligatoire » me fit-il en guise de réclame. « Peu importe si vous n'avez pas de quoi les payer, la caisse municipale accorde des avances pour cet achat indispensable. »

J'en profitai, j'entrai enfin dans la salle de lecture.

Et sincèrement oui, comme la rue était le boyau du vacarme, cette salle était le caveau du silence, une véritable mise en conserve de ce silence enfermé, protégé, blindé contre les attaques à main armée, enfoui et mis en chasse comme un vestige à peu près disparu de la civilisation, devenu très rare et à protéger envers et contre tout, à tout prix.

On ne vivait plus dans cet endroit, on murmurait sa vie.

On ne marchait pas, on glissait, le parquet cérait, tout croulait en une curieuse mélasse ni tout à fait liquide, ni tout à fait solide, faite de matière sans matière peut-être, impossible à froisser, incapable de résonance. Tout était capitonné, bourré de tapis et de tentures, cloisonné par des doubles portes, elles-mêmes protégées par des matelas, des triples fenêtres, des parquets et des plafonds soigneusement vissés, comme des couvercles pour fruits vite avariés. Tout cela, sans compter

les barreaux aux fenêtres, question de symboliser sans nul doute, l'esprit et l'intellect bien enfermés et gardés dans ce temple de la sagesse. Et partout des hommes à monter la garde, l'air de soupçonner tout le monde de tous les délits, et des livres depuis les lames du parquet jusqu'aux fioritures du plafond, formant une troisième cloison contre le bruit et les vices, les bassesses et les futilités du dehors. De temps en temps, un des gardes écartait nonchalamment un des rideaux, jetait un coup d'œil dans la rue, il haussait bientôt les épaules, méprisant, il laissait retomber le rideau, il se laissait retomber lui-même dans son monde d'anciens grecs et de manuscrits quinziesimes authentiques, jouant la pensée austère, pensant en réalité à leurs gosses, à la soupe aux choux, aux grosses cuisses de la maigre femme, le tour à l'ombre des bustes des grands hommes posés sur socle, en culs de jatte et en manchots, privés de leurs membres pour rappeler qu'ils avaient toujours été de grands impuissants, tous chauves et bosselés pour rappeler que le génie leur avait flanqué d'impardonnables coups de soleil. Toute cette austérité et ce mystère pour donner le change car, à part cette mise en scène, on aurait pu se croire, le bruit en moins, au milieu de n'importe quelle réunion publique, syndicat, cercle de bridge ou comité de vente, au choix, sans décalage. L'homme avait beau plisser le front, mimer le myope à force de veilles, se casser le cou dans l'abîme de la lecture, il n'arrivait pas à effacer la stupidité naturelle de ses traits, il n'effaçait pas, en quelques heures, des années d'incompréhension, pas plus qu'il n'arrivait pas à combler, par l'étude et la méditation, le vide et les trous qu'il avait dans les tripes. Lettré ou non, bibliophile ou vidangeur, agrégé ou agronome, licencié ou licencié, il restait pauvrement humain, l'homme; indélébile, strictement réel, rase-soi ou rase-table, gonflé par des préoccupations mineures, vidé de l'essentiel, trop lourd pour sa vie, trop léger pour combattre sa mort, faiblard et sans ressources, éperdu et traqué, avide d'échapper à l'angoisse, incapable d'y échapper vraiment, fonçant alors dans les petits moyens, les seuls à sa portée, y fonçant avec rage mais sans foi, en mendiant las de mendier, emporté par de vagues préférences, par l'inertie de cette préférence, vaguement accablé et pourtant ravi par sa gicule, caricature de ce qu'il aurait dû être, les traits déformés à grosses touches par la bêtise restée trop longtemps sous la peau, en train de fermenter à présent et se vengeant cruellement.

[...]

En fait, je me trouvais dépaysé, pas habitué à voir un aussi large bloc de laideurs immobile, figé sur sa base, sans aucune étincelle de mouvement pour cracher quelque illusion. Désenparé oui et mon désarroi devint tout à fait intense quand un des employés me demanda si j'avais fait mon choix. Mon choix? Choix de quoi? D'un de ces personnages en massepain? On pouvait donc choisir, les emporter à domicile ou les croquer sur place, comme dans une pâtisserie?

«Pourtant pas les livres qui manquent» remarqua l'employé, un peu vexé.

Les livres? Ah oui!... tellement flagrant, ce détail, que j'avais fini par l'oublier... Et véritablement aucune idée de titre en tête... l'employé s'en aperçut, il fit alors le beau, jouant à l'érudit qui reçoit un illettré en consultation, il me désigna les fichiers. Il y en avait deux pièces, de ces fichiers, tassés serrés dans des caisiers de fer, eux-mêmes empilés les uns sur les autres, comme des caisses, jusqu'au plafond. Pour me donner une contenance, j'ouvris au hasard un de ces caisiers: je sortis la première fiche venue, je la tendis à l'employé qui s'affaira une seconde, revint immédiatement avec le livre demandé. Je l'ouvris par curiosité, je le refermai aussitôt, effrayé par un texte compact, écrasé en possession de petites lettres à peu près illisibles, un parfait gâteau de l'ennui, sans sel ni sucre. À cet instant je remarquai deux hommes qui, eux aussi, très nettement, m'avaient remarqué.

L'un d'eux me fit un signe discret. L'autre, en reflet, un peu plus tard me fit le même signe, plus discret encore.

J'approchais. Les hommes se consultèrent, le plus grand m'enleva mon livre, il le serra entre ses côtes et son bras, comme une serviette à documents précieux.

«Si vous voulez bien nous suivre?» me précisa-t-on.

Une précision assez vague, bien sûr, mais demander était inutile, payé depuis longtemps pour le savoir. Outre cela, le calme et l'indifférence avec lesquels cet événement se déployait, la logique à tâtons et ce ballet sur la pointe des pieds, tout cela m'arrachait mes gestes de défense. J'avais fini par me soumettre aux lois de la violence, aux sursauts, aux heurts, cette attaque menée en sourdine, sournoise et doucédre me démontait. J'eus peur, je l'avoue, un pressentiment d'incident plus grave que tous les incidents déjà vécus, je suivis néanmoins, sans recul, sans astuce.

Un des hommes s'était placé à ma droite, l'autre à ma gauche. Ils me serraient de près, ils se mirent à rythmer un pas régulier mais lent. Je suivis malgré moi, de plus en plus impressionné.

Une première salle bientôt de traversée, puis une deuxième qui ressemblait très exactement à la première, une troisième ensuite, identique elle aussi, vide et soufflée en hauteur avec des parois de marbre très lisses, des parquets miroirs luttant à coups de reflets avec des plafonds miroirs. Une quatrième pièce, même dimension, même décor, à croire de façon hallucinante que nous étions en train de marcher sur place, comme des soldats de garde dans une gûrîte, avec une impossible sensation de parcours jamais franchi. À la septième salle seulement, enfin, quelque chose se passa: les deux hommes qui me cernaient s'arrêtèrent, je vis arriver à ma rencontre deux autres hommes habillés comme eux, avec des visages de frères. Une ressemblance tellement frappante qu'au premier moment je crus aller au-devant d'une gigantesque glace flanquée dans un mur... Et pourtant non, aucun effet d'optique: mon reflet ne figurait pas dans le paysage, s'agissait bien d'un autre groupe, un relais si l'on veut et les deux hommes me cernèrent comme les autres l'avaient fait.

Sans un mot, sans un geste. Je constatai, sans surprise, que le livre me suivait : un des hommes le portait sous le bras, avec le même sérieux, la même impassibilité.

Encore deux salles, après quoi on m'arrêta devant une porte qui défonçait tout un pan de mur. Au-dessus de la boiserie, en équilibre sur une poutre, une balance s'étendait à poids égaux et une femme de plâtre se tenait là, ravie d'être arrivée à mesurer bon poids, bonne mesure. Ça ressemblait furieusement à la justice, cette satisfaction et cette assurance de croire aux valeurs intégrales, judicieuses et bien établies une fois pour toutes.

La porte s'ouvrit, plus de doute : la justice, c'était bien cela. [...]

Ce qui n'empêchera pas Jacques Sternberg d'écrire, trente ans plus tard, dans un texte autobiographique intitulé *Vivre en survivant* (1977) : « Une bibliothèque, c'est un des plus beaux paysages du monde. »



4. « E comme écrire » : collage et inscription manuscrite de J. Sternberg
BNF, Manuscrits, NAF 28651 (26), Iconographie II, collages I

5. « Rien ne sert de mourir si l'on sait pourrir à temps » : collage et inscription manuscrite de J. Sternberg
BNF, Manuscrits, NAF 28651 (26), Iconographie II, collages IV

